

# « Toutes les histoires sont compliquées à construire »

Deuxième roman du Gembloutois Michel Torrekens. Il embarque le lecteur au Pérou, sur les pas de Pauline.

**Michel Torrekens, après « Le géranium de Monsieur Jean », vous publiez votre deuxième roman, sous le titre « L'hirondelle des Andes ». Quelle en est la genèse ?**

Il est parti d'un questionnement. À savoir : j'ai constaté autour de moi depuis quelques années, cette capacité que présentent les trentenaires de changer radicalement de vie.

J'ai eu l'envie de traiter cette réflexion par le biais de la fiction. Alors que Pauline est bien installée dans sa carrière, elle décide de donner sa démission et de partir sur les traces de sa maman, qui a laissé ses enfants pour partir au Pérou et disparaître dans des conditions troubles, dans le cadre d'une mission humanitaire.

**On peut vraiment parler d'un phénomène générationnel par rapport à ces changements radicaux**

C'est un phénomène de génération et, je pense aussi, le résultat du féminisme car j'ai le sentiment que cela touche d'abord des femmes.

Après avoir été coincées dans des rôles traditionnels, les femmes ont voulu se réaliser en dehors de ces cadres préétablis. Il est devenu important pour cette génération de se réaliser en dehors de ce que la société, la famille, la religion leur impose.

**Comme dans « Le géranium de Monsieur Jean », on retrouve les personnages de Jean, décédé, et surtout, cette fois de sa fille Pauline. Il y avait la volonté de donner une suite au premier roman ?**

C'est une suite sans être vraiment une suite. Mon premier roman était centré autour du personnage de Jean, un vieil homme qui n'accepte pas sa mise en maison de repos. On navigue dans un huis clos.

Ici, je parle de Pauline, une jeune femme en mouvement dans un univers mouvant, au travers de son périple initiatique au Pérou. Elle s'est toujours interrogée sur le départ de sa mère en Amérique latine. Avec un fond de colère : elle n'a jamais accepté que sa maman aille se réaliser ailleurs en laissant ses enfants se débrouiller.



Quand il démarre l'écriture d'un roman, Michel Torrekens n'en connaît pas l'issue.  
Photo Béa Uhart

**C'est difficile de construire une histoire autour d'une héroïne quand on est un homme ?**

J'ai envie de dire que toutes les histoires sont compliquées à construire. Avec « Le géranium de Monsieur Jean », je me disais : comment se mettre dans la peau d'un vieil homme. La difficulté est la même pour se glisser dans la peau d'une femme.

J'ai beaucoup écouté les femmes parler, j'ai beaucoup lu des romans, des essais, des articles de presse. Cela demande un gros effort d'extériorisation de soi.

**Écrire, c'est d'abord et avant tout un gros travail de préparation ?**

C'est le travail le plus important, en effet. Quand je commence à écrire, je ne connais pas l'issue de mon roman. Je me laisse mener par le personnage. Je ne savais pas ce que Pauline allait trouver au Pérou. J'ai testé plusieurs scénarios, construit petit à petit en rassemblant plusieurs éléments, quitte à laisser des trous. J'avais même prévu deux fins. L'éditeur a tranché.

**Au fur et à mesure que se déploie le roman, les Andes péruviennes s'imposent comme un acteur en tant que tel de l'histoire. Vous avez une formation d'ethnologue ou de géographe ? Votre connaissance du Pérou résulte-t-elle d'un voyage personnel ?**

J'ai une formation de romaniste. J'ai appris à aimer la littérature espagnole et surtout d'Amérique latine. Au Ligeur, j'ai par ailleurs eu l'occasion de réaliser un reportage au Pérou en 1993 et 1994, pour y découvrir les projets d'Entraide et Fraternité. J'ai accompagné le responsable de projet, découvert de multiples réalités de terrain touchant à la santé, la maternité, le logement, les droits de l'homme souvent bafoués, à une époque où l'on parlait du Sentier lumineux. J'ai rencontré des pères et mères de prisonniers politiques et comme militant Amnesty, j'ai parrainé des prisonniers péruviens. Pour le roman, j'ai replongé dans mes reportages. J'ai voulu restituer cette réalité dans mon roman.

Interview réalisée par Bruno MALTER